

L'esprit de Proust

Courant 1909 Marcel Proust se lance dans *A la recherche du temps perdu*. Qu'a-t-il fait avant ? Pas grand-chose... Un recueil de nouvelles quinze ans plus tôt, deux traductions, quelques articles, parus dans *Le Figaro*. Il s'est essayé à partir de 1896 à un gros roman autobiographique dont il a renoncé à poursuivre l'écriture après quatre ans d'errance stérile (*Jean Santeuil*), a commencé un essai littéraire non publié courant 1908 (*Contre Sainte-Beuve*).

A partir de 1909 le dilettante « jeune homme », le mondain oisif et souffreteux devient soudain capable de soutenir quatorze ans durant l'écriture d'un nouveau livre autobiographique de 3000 pages, qui s'avérera être l'un des plus importants romans du XX^{ème} siècle. On s'est évidemment beaucoup interrogé sur cet événement dans la vie de Proust. Comment est-il soudain sorti de sa torpeur ? Qu'est-ce qui a provoqué le « wake » de ce génie tardif, contemporain de Joyce ? On a cherché en vain dans la vie de l'auteur à mettre en relation tels ou tels faits susceptibles de l'expliquer, en oubliant sans doute que Proust lui-même nous offrait le récit romancé de l'histoire de l'écriture de son livre (c'est le sujet de *La Recherche*). Même si je me sou mets bien volontiers à l'injonction partout rabâchée de ne pas trop vite confondre l'auteur Proust avec son personnage (le narrateur de *La Recherche*), je ne vois pas à l'inverse pourquoi on négligerait ce que Proust a voulu faire dire à son narrateur des conditions de mise en chantier et d'élaboration de son livre. Or, je ne trouve nulle part une interprétation (pas même un simple questionnement) de ce que le narrateur nous raconte de cette expérience.

Proust a pensé et rédigé dès 1909 une longue scène d'une centaine de pages en deux parties (bibliothèque/bal des têtes) où son personnage vit en une heure de temps une expérience qui modifie radicalement son rapport à la

vie et à la littérature. C'est déjà la conclusion de *La Recherche*. Entre 1909 et 1922 (date où a été écrite la version définitive de cette scène, c'est-à-dire telle qu'on la lit dans *Le temps retrouvé*) l'idée s'est modifiée, le projet a évolué ; mais cette « résolution » a toujours existé. J'emploie ici le mot de résolution dans ses deux sens : dénouement du roman ; décision ferme et définitive de l'écrire enfin.

Ainsi Proust a-t-il fait le roman de la transformation de son symptôme (l'ajournement perpétuel de la tâche à accomplir) en sinthome (l'écriture infiniment soutenue de l'histoire d'un acte résolutoire), révélant la possible « efficacité réelle » de l'écriture (Sollers).

Pour comprendre cette opération chez lui, je propose dans le cadre de cet atelier de m'intéresser à cinq passages : le début de *Jean Santeuil*, le début de *La Recherche*, une scène du tome II de *La Recherche* (*A l'ombre des jeunes filles en fleur*) dans laquelle la question de l'asthme est abordée, la « fin » de *Jean Santeuil* (sa dernière page), la fin de *La Recherche*.

1) La scène dite du « baiser maternel » dans *Jean Santeuil* (début de *Jean Santeuil*)

(Ch. 1 « Les soirées de Saint Germain », p. 61-73, *Jean Santeuil*, t. 1, Gallimard)

Proust y fait le récit de ce qu'il définira plus tard comme « *la nuit la plus douce et la plus triste de [sa] vie...* » où ajoute-t-il, « *j'avais hélas ! obtenu de mes parents une première abdication d'où je pouvais dater le déclin de ma santé et de mon vouloir, mon renoncement chaque jour aggravé à une tâche difficile...* ».

C'est donc le mythique premier traumatisme dans la vie du petit Jean, à partir duquel s'expliquent tous ses malheurs et ses espoirs dont *Jean Santeuil* fera le récit chronologique. La mère y a un rôle prépondérant. Objet exclusif des désirs du petit héros, elle est le seul personnage dont paroles et actes s'avèrent décisifs ; tous les autres étant par elle – via l'auteur- relégués

au rang de négligeables intervenants. C'est elle qui décide de rejoindre l'enfant sans tenir compte de l'avis de son mari (qui d'ailleurs se soumet très vite à sa cause), méprisant les remontrances du grand-père maternel, la parole ridicule de l'invité (le docteur Surlande), la désapprobation discrète du domestique Augustin.

2) La scène dite du « baiser maternel » dans *Du côté de chez Swann* (début de *La Recherche*)

(« Combray », *Du côté de chez Swann*, p. 27-43, Pléiade t. 1)

Le projet proustien – si l'on considère que *La Recherche* est à la fois la description de la longue opération par laquelle la littérature permet l'auto-guérison du narrateur et la démonstration logique de celle-ci – s'est précisé ; et s'il s'agit encore ici d'écrire sous forme de mythe le premier traumatisme du narrateur, la volonté d'en faire la cause psychologique des difficultés du narrateur (« nervosisme », « manque de volonté », « faiblesse de caractère », « tristesse inexplicable », « procrastination ») s'avère dès lors avoir d'emblée une toute autre portée. La mère y a un rôle complexe, très différent. Le personnage de Swann (absent sous quelque forme que ce soit dans la version *Jean Santeuil*) permettra à Proust de trouver à *La Recherche* la résolution qui faisait défaut à *Jean Santeuil*, sèchement abandonné en cours d'écriture.

3) La scène dite des Champs-Élysées dans *A l'ombre des jeunes filles en fleur* (Première déclaration de l'asthme)

(« Autour de Mme Swann », *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p.481-494, Pléiade t. 1)

Les éléments constitutifs du drame du baiser maternel se retrouvent tous dans cette scène qui, après étude, apparaît en être la complète répétition.

S'y révèle que procrastination et asthme sont métaphore l'un de l'autre. Cette scène met en lumière le statut si particulier du Symptôme lacanien

comme ce que « le sujet a de plus réel », « ce à quoi il tient nécessairement ». Une fois encore bien sûr, Swann y a un rôle déterminant. Il ne s'agit plus seulement là d'ailleurs du personnage de Charles Swann, mais du nom de Swann comme nom, du mot SWANN comme signifiant, lettre, son enfin.

4) La dernière page de *Jean Santeuil*

(la « fin » de ce livre inachevé)

(p. 333-334, *Jean Santeuil*, t. 3, Gallimard)

Si *La Recherche* est un livre inachevé (son frère Robert et son éditeur se sont livrés à un travail de raboutage considérable après la mort de Proust afin de garantir la parution de *La Recherche* dans la version définitive que nous lisons aujourd'hui), c'est parce que Proust en avait conçu la structure de telle manière que son écriture en soit infinie alors même que sa lecture en est finie. (Les sept tomes de *La Recherche* constituent un récit complet mais l'on peut imaginer intercaler une infinité d'épisodes entre le sixième tome et la fin sans jamais nuire à la cohérence de l'ensemble...)

Jean Santeuil à l'inverse, succession de saynètes autoglorifiantes (on pense au Dichter freudien dont l'écriture n'est que fantasme), s'enlise assez rapidement. Etudier à la lettre sa dernière page c'est-à-dire celle sur laquelle Proust a buté ou pris conscience de l'échec du projet, éclaire la direction à prendre quand il s'agira de comprendre ce qu'il a voulu être décisif dans le récit de la résurrection du narrateur.

Le thème du regard, et plus précisément du regard de la mère comme ce qui donne vie, comme ce qui est au principe de toute vie réelle ou littéraire, se révèle très important ici, et manifestement impliqué dans l'échec du projet. Peu de temps avant de renoncer, Proust écrivait d'ailleurs à sa mère : « *Je n'y vois que du feu, et sens que ce sera détestable.* »

5) La scène dite de « la bibliothèque des Guermantès » (résolution de *La Recherche*)

(*Le temps retrouvé*, p.433-496, Pléiade t. 4)

Cette scène, pensée si ce n'est complètement rédigée dès 1909, c'est-à-dire juste après l'écriture du « baiser maternel » dans *Du côté de chez Swann*, constitue la résolution (dans le double sens du terme de : point de capiton du récit et acte résolutoire) de *La Recherche*.

Le narrateur, qui observe désormais choses et êtres d'un « œil minutieux et morne », qui semble renoncer définitivement à la littérature, se trouve miraculeusement sauvé après avoir subi les attaques de quatre « félicités » successives (fameuses expériences de mémoire involontaire). La dernière, induite par la retrouvaille fortuite dans les rayonnages de la bibliothèque des Guermantès du livre *François le Champi* que sa mère lui lut lors de la dramatique nuit (scène du baiser maternel, début de *La Recherche*), s'avère étrangement avoir l'efficace déterminant la levée définitive de son inhibition.

Le thème du regard y est là aussi explicitement abordé (implicitement aussi : les félicités auxquelles le narrateur est soumis impliquant tous les sens sauf la vue).

Proust y livre une théorie sur la création littéraire qui fait écho à et prolonge celle qu'il avait prévue dans son *Contre Sainte-Beuve* lorsqu'il s'agissait en expliquant doucement à « petite maman » en quoi la méthode critique de Sainte-Beuve était mauvaise, de s'affranchir en fait du regard critique empreint de moralisme de sa mère.

Swann y est évoqué comme cause fondamentale au principe de la vie et l'œuvre (à venir) du narrateur.

Le thème de la mort du père y est abordé aussi sous la forme d'une étrange métaphore. Lorsque le narrateur trouve *François le Champi* dans les rayonnages, l'effet est pour lui dit-il, celui qu'aurait sur un fils enterrant son

père, les éclats d'une tonitruante fanfare, perçus dans un premier temps comme affront moqueur à son chagrin, puis révélant après coup, le poignant hommage rendu au défunt. Cette curieuse métaphore qui réfère à un épisode réel de la vie de Proust (fanfare à l'enterrement de son père, Adrien) demande à être pensée dans la perspective de l'épisode sur lequel s'est brisée la plume de Proust quand il rédigeait *Jean Santeuil* (le quatrième passage que je me propose de commenter) puisque c'est alors sur l'éventualité de la mort d'un vieux père endormi à la chaotique respiration et sur lequel veille la mère qu'il a arrêté son récit.

Le thème de la mort possible du père est sur quoi achoppe le projet de *Jean Santeuil*.

Le même thème est celui qui vient métaphoriquement à l'idée de Proust quand il s'agit dans *Le temps retrouvé* de fournir au narrateur le motif présidant à la survenue de son acte résolutoire.

Entre ces deux moments de l'écriture de Proust, deux changements ont eu lieu, ont été effectués par le mouvement de l'écriture :

- « quelque chose », relatif au thème du regard, a été perdu
- Proust a inventé le personnage, le nom, le mot de SWANN

Une étude articulée de ces cinq passages permettra d'ouvrir des pistes de réflexion concernant ces deux changements fondamentaux.

Franck Huet